

TRACES DE MÉMOIRE

n° 21
Septembre
2016

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL**

| TRIMESTRIEL N° 21 | JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2016
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

Injures et insultes sur les terrains de foot.
À l'image d'un racisme et d'un antisémitisme grandissant dans nos sociétés ?

p. 2 - 3

AUSCHWITZ

Septembre 1941. Le Zyklon B comme moyen d'extermination.

p. 4 - 5

APPROFONDISSEMENT

Chroniques d'un rescapé d'Auschwitz.

p. 6 - 9

SAVIEZ-VOUS QUE...

...ce sont des trains de voyageurs qui ont majoritairement servi pour les déportations ?

p. 10 - 11

INTERROGATION

Est-ce qu'une personne ne vaut que 60 000 RM ?

p. 12 - 14

RÉFLEXION

Le suicide comme acte ultime.

p. 15

VARIA

p. 16 - 20

Éditeur responsable
Henri Goldberg
Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue des Tanneurs, 65 - 1000 Bruxelles



© DR

ACTUALITÉ

Les murs de la ville polonaise de Łódź sont couverts de graffiti antisémites, le plus souvent laissé par les deux clubs de foot qui se disputent le trône. ↑

— **Un comportement de plus en plus antisémite et raciste remplace la fierté patriotique sportive sur nos terrains de foot**

→
Imitations de bruits de singe et jets de bananes sont devenus des gestes réguliers dans les tribunes.



© DR

Injures et insultes sur les terrains de foot

À l'image d'un racisme et d'un antisémitisme grandissant dans nos sociétés ?

Alors que se termine tout juste la frénésie du football en Europe à l'occasion de l'EURO 2016, force est de constater que même la Fête nationale belge le 21 juillet n'a pas fait fleurir autant de drapeaux belges que les Diables rouges. Visiblement, le sport est un fort stimulant des sentiments patriotiques : le retour au pays d'une joueuse de tennis ou d'un judoka après un tournoi, la victoire d'un coureur cycliste, voilà qui suffit à nous faire nous sentir soudain belges à nouveau, et non plus « seulement » flamand ou wallon. La solidarité ne fait pas non plus le poids. Les jours où les grandes catastrophes ou un grand deuil rassemblaient les gens dans la rue semblent d'un autre temps.

Mais pour le football, le monde entier semble prêt à oublier tous les problèmes et même à pardonner. Le commerce marche, exceptionnellement bien, même. Chacun dépense volontiers, sans hésiter, une coquette somme pour participer, pour compter parmi ces Belges qui vont gagner. Nous faisons tout pour nous identifier : le drapeau tricolore flotte dans toutes les rues et pavoise toutes les voitures. Nous sommes une même famille, nous sommes fiers de notre pays. Et c'est une bonne chose. Mais parfois, cela va un peu plus loin. Ces dernières années, ce sentiment patriotique s'est mué en un sentiment nationaliste qui tourne de plus en plus

souvent au racisme et à l'antisémitisme sur le terrain. Dans quelle mesure le danger guette-t-il dans nos stades ? Quand peut-on qualifier certaines remarques d'innocentes, de personnelles ou de hasard malheureux, et quand faut-il intervenir ?

Si l'on observe les faits survenus ces cinq dernières années, on constate que les occurrences sont non seulement plus fréquentes, mais aussi plus agressives et plus violentes. Pendant l'EURO 2016, nous avons régulièrement entendu parler de « supporters » et de « hooligans » semant la zizanie dans les villes françaises où se déroulaient les matchs. Des hooligans polonais ont mis Marseille sens dessus dessous en s'en prenant aux Ukrainiens, la Russie a sauté à la gorge de l'Angleterre, et la Croatie s'est jetée sur les fans tchèques à Saint-Étienne. À l'extérieur des terrains de foot, on a très souvent entendu des déclarations racistes, autant dans les rues que pendant les matchs. La Russie était encore sous le coup d'une condamnation pour comportement raciste, remontant à

l'EURO 2012 quand les supporters russes en sont venus aux mains à Varsovie. La Croatie y est aussi allée particulièrement fort cette année-là. Avec deux autres associations, SOS Racisme a demandé à interdire de stade le chant ultranationaliste *Lijepa Li si* (ravivant l'esprit de la guerre des Balkans et exhortant à la haine) devenu le tube de la Croatie durant les matchs.

La situation peut parfois être très violente, au mépris de tout respect et compassion, comme en témoignent les fans de Vitesse ; lors d'un match de football contre l'Ajax d'Amsterdam fin 2015, ils ont accroché un drapeau portant l'inscription « JHK », l'acronyme de *Joden Hebben Kanker* [Les Juifs ont le cancer] – Johan Crujff venait d'annoncer qu'il souffrait d'un cancer du poumon. Chez Vitesse, on chantait aussi régulièrement : « Ce sont les Juifs qui brûlent le mieux ». Johan Crujff n'est pas juif, mais a épousé une Juive. Il a également aidé Yad Vashem à repérer et identifier les victimes de l'Holocauste. Il est décédé le 24 mars de cette année.



© DR



Arborer des drapeaux nazi et commencer les matches par le salut hitlérien : actes antisémites ou plutôt une coutume culturelle ?



© DR

En Italie et en Espagne, on observe aussi régulièrement des incidents racistes. En 2014, ce n'est cependant pas un supporter, mais le candidat à la présidence de la fédération italienne de football, Carlo Tavecchio, qui a fait la une des journaux en déclarant que jouait en première ligue un joueur d'origine africaine qui se goinfrait de bananes il n'y a pas si longtemps. Peu après, Kevin Constant, un joueur franco-guinéen de l'AC Milan, et son coéquipier Nigel De Jong, un Néerlandais d'origine surinamaïse, ont été la cible de jets de bananes. En début d'année, la Juventus a également eu des démêlés avec la loi quand ses fans ont affirmé que « Florence n'était pas peuplée d'Italiens, mais d'infidèles hébreux ».

Au club espagnol FC Barcelona, d'autres bananes ont été jetées à la tête du Brésilien Daniel Alves da Silva, qui a très laconiquement mangé le fruit. Le Sénégalais Pape Diop de l'UD Levante a quant à lui dû faire face à un concert de cris de singes. Répondant par quelques pas de danse, il a dû lui-même rendre des comptes : si les cris humiliants ont été vivement condamnés, on a trouvé ses pas de danse provocants. Au début de l'année, dans le métro parisien, un Noir a été à deux reprises chassé de son siège par cinq fans de foot de Chelsea.

Mais c'est sur les pelouses d'Europe de l'Est que le racisme et sur-

tout l'antisémitisme restent monnaie courante – un véritable phénomène culturel quand on sait qu'il n'y a pratiquement plus de Juifs dans ces pays. En Ukraine, le nationalisme empoisonne le sport. À Lviv, les partisans de Stefan Bandera, ancien dirigeant de l'Organisation des nationalistes ukrainiens (un parti d'extrême-droite qui a collaboré avec l'Allemagne nazie) se battent contre les nationalistes russes. Certains matchs débutent même par le salut hitlérien.

Lors d'un match entre la Legia Varsovie et Hapoel Tel Aviv, un gigantesque drapeau appelant au Jihad a été déroulé. Alors que ce même club jouait dans la ville polonaise de Łódź, des cris ont fusé : « Hamas, Hamas, les Juifs au gaz » et « Rentrez chez vous à Auschwitz ». Les supporters de Resovia Rzeszów ont déroulé un gigantesque drapeau portant une caricature d'un Juif et le slogan « Mort aux nez crochus ». Ces comportements ne se limitent pas toujours aux fans ou aux hooligans, comme en témoigne l'interminable liste d'expressions racistes à l'actif de l'ancien gardien de but Jan Tomaszewski, qui a toujours refusé de présenter des excuses. Le supporter polonais estime que le sport national polonais est être supporter de football.

À Łódź, troisième plus grande ville de Pologne, qui tient lieu de Manchester polonais, deux clubs de football dominant :

LKS (20 000 fans) et RTS Widzew (60 000). Quand ces deux équipes jouent, il suffit de quelques bières pour qu'éclatent des cris violents, chaque camp traitant l'autre de « sale Juif ». Dans les rues de la ville, on trouve d'innombrables graffitis d'étoiles de David, en dépit du décret municipal obligeant les propriétaires à garder les murs de leurs logements exempts de gribouillages. Il y a une vingtaine d'années, la fermeture massive des principales industries de Łódź a conduit la jeunesse désespérée à former des gangs radicaux et d'extrême-droite.

Et qu'en est-il chez nous ? Selon Patrick Charlier, directeur du Centre pour l'égalité des chances, le racisme reste un problème ardu dans le football belge, d'autant que, banalisé, il n'est presque jamais mentionné. Un journal flamand a effectué fin 2015 un sondage aux résultats très surprenants : 1 Flamand sur 4 trouve parfaitement normal de faire des bruits de forêt vierge face à un footballeur noir. 1 sur 5 estime que le mélange ethnique chez les Diables rouges constitue un mauvais exemple pour la jeunesse, et 1 sur 4 regrette qu'autant de nationalités et de cultures différentes soient représentées en division 1. 62 % ont déjà été témoins d'un incident raciste dans nos stades, mais la moitié n'a pas osé intervenir. Les invectives que l'on entend depuis les tribunes reflètent la tendance actuelle à outrager les migrants, demandeurs d'asile ou réfugiés sur les médias sociaux. Nous restons donc patriotes, fiers de hisser « notre » drapeau et de montrer que nous luttons pour « notre » pays. Mais cela uniquement pour « nous » et entre « nous ».

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Emilie Syssau

Septembre 1941 le Zyklon B comme moyen d'extermination

Exemple d'une
boîte de Zyklon B



© DR

— *Ce début septembre marque le souvenir de la première utilisation, il y a 75 ans, du Zyklon B comme moyen d'extermination à Auschwitz. Le produit comme le procédé sont bien connus. Mais les 'possibilités d'application' du Zyklon B ont été testées de manière très 'originale' à Auschwitz, comme cet article l'explique plus en détail.*

Durant l'été 1941, le *Reichsführer-SS* Himmler fait savoir à Rudolf Höß, commandant du camp de concentration d'Auschwitz, que celui-ci va faire partie d'un plan visant à exterminer les Juifs d'Europe. Les mesures 'pratiques' sont expliquées à Höß par le responsable des affaires juives à la Gestapo: Adolf Eichmann, du RSHA, *Amt IV B4*. Ce haut fonctionnaire nazi était bien entendu au courant du gazage des malades mentaux (dans des chambres à gaz maquillées en douches) ainsi que des méthodes expérimentales mises au point à l'Est par Arthur Nebe, chef de l'*Einsatzgruppe B*, qui consistaient à asphyxier les occupants d'un camion hermétiquement fermé en y injectant des gaz d'échappement. C'était chaque fois le monoxyde de carbone qui était utilisé, fabriqué industriellement dans le premier cas et sous la forme de gaz d'échappement dans le second. Cette manière de tuer n'était cependant pas assez efficace à (plus) grande échelle... D'où la recherche d'un produit plus 'adapté'.

C'est finalement un adjoint de Rudolf Höß, le *SS-Hauptsturmführer* Karl Fritsch, qui trouva 'par hasard' un gaz approprié. La première utilisation du Zyklon B à Auschwitz, comme dans d'autres camps, fut plus pacifique que la célèbre méthode développée par les nazis : le Zyklon B, de la cébite imprégnée de cyanure de potassium, servit d'abord de désinfectant et était livré par une entreprise commerciale de Hambourg, *Tesch und Stabenow*.

En août 1941 (la date précise est inconnue), Fritsch fait évacuer, en l'absence de son supérieur, le commandant Höß, un des cachots du *Block 11* (à l'époque *Block 13*). En raison de la superficie réduite des cellules, il y a vu l'endroit idéal pour tuer entre vingt et trente prisonniers de guerre soviétiques en y répandant du Zyklon B. Une autre expérience de gazage aura lieu plus tard au même endroit, avec l'utilisation cette fois de six cellules pour tuer une centaine de prisonniers soviétiques. A son retour, Höß est informé par Fritsch de sa 'découverte' et de ses résultats.

Début septembre 1941 – l'historienne polonaise Danuta Czech indique la date précise du 2 septembre – a lieu un premier gazage expérimental à grande échelle, sous la direction de Fritsch lui-même. Fritsch donne l'ordre de déplacer les prisonniers du *Block 11* dans un autre baraquement. Le lendemain, 250 détenus polonais malades, qui avaient été sélectionnés par le médecin du camp, le docteur Schwela, sont conduits au *Dodenblock*. Après l'appel du soir, 600 prisonniers soviétiques sont transférés dans le camp et, sous la menace, sont immédiatement conduits dans la cave du *Block 11* pour y être incarcérés dans les différentes cellules. Les fenêtres sont calfeutrées avec de la terre et un SS portant un masque à gaz – d'après Höß, il s'agissait de Fritsch en personne, mais c'est assez peu vraisemblable – va répandre du Zyklon B dans chaque cellule. L'opération se fait en présence de plusieurs témoins, dont Höß lui-même.

Le matin du 4 septembre, le *Rapportführer* (responsable des rap-



Karl Fritzsch (né en 1903) devient membre du NSDAP et des SS en 1930. En 1934, il obtient son premier emploi au camp de concentration de Dachau et il acquiert au cours des années suivantes une expérience du système des camps de concentration. C'est pourquoi, en mai 1940, il est désigné comme premier *Schutzhaftlagerführer* de Höß, autrement dit l'adjoint au commandant du camp. Il est réputé pour être quelqu'un de cruel et un véritable sadique. Plus tard, dans un autre camp de concentration, il sera accusé de corruption et envoyé au front. Il est porté disparu le 2 mai 1945.

↓ La cave du *Block 11*



© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Frédéric Crahay

ports dans une partie du camp de concentration) et également *SS-Hauptscharführer* Gerhard Palitzsch se rend dans la cave et constate qu'il y a encore des gens en vie. C'est dû au fait qu'on ne connaît pas encore bien le dosage nécessaire pour que le produit soit mortel. On rajoute une dose de *Zyklon B* et on referme les cellules. Durant la nuit et dans la journée du lendemain, les corps sont extraits des cellules par une dizaine d'infirmiers de l'hôpital du camp et une vingtaine de ceux qu'on appelle les 'porteurs permanents de cadavres'. Ces derniers sont tenus de garder le secret sur cette tâche particulière, en compensation d'une ration supplémentaire de nourriture. Ce travail macabre est effectué par plusieurs groupes : le premier, muni de masques à gaz, sort les corps de la chambre à gaz, le deuxième déshabille les cadavres, le troisième les charge sur des charrettes et le dernier emmène les victimes au crématorium pour qu'elles y soient incinérées.

La nouvelle de cette première exécution de masse fait le tour du camp de concentration et la Résistance organisée à Auschwitz en informe le monde extérieur.

Pourtant, la cave du *Block 11* ne sera pas jugée apte pour des exécutions massives par gazage : les nombreux couloirs rendent extrêmement difficile l'évacuation des cadavres et il faut très longtemps pour aérer les locaux (Höß parle de deux journées complètes). En outre, une procédure de gazage nécessite un véritable déménagement des détenus et du personnel du bloc pénitentiaire 11. Mais le principal obstacle pour les nazis est le fait que le *Block 11* se trouve dans le camp même, entouré d'autres prisonniers. C'est pour ces raisons qu'un nouveau lieu d'exécution est créé, le *Krematorium I*.

Comment Fritzsch a-t-il eu l'idée de faire une expérience avec l'insecticide *Zyklon B* ? La réponse à cette question n'est pas claire. Il est possible que son idée macabre lui ait été inspirée par l'idéologie nazie : en effet, les

Slaves et les Juifs n'étaient-ils pas dépeints comme des rats, des poux et d'autres animaux nuisibles dans la propagande raciale ? Peut-être Fritzsch a-t-il pensé que ce produit pouvait aussi éliminer une autre sorte de 'vermine' ! En tout cas, le cyanure a bel et bien prouvé son effet mortel sur des êtres vivants... ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Michel Teller

→ Journée d'étude

Le Mercredi 2 novembre 2016, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz organise une journée d'étude sur la technicité de la Shoah. Pour plus d'informations, voir l'annonce avec le programme à la page 20 de ce numéro.

Chroniques d'un rescapé d'Auschwitz.

La biographie de Maurice Goldstein

— Il y a vingt ans, en octobre 1996, Maurice Goldstein s'est éteint à l'âge de 74 ans. Tailleur, rescapé d'Auschwitz, docteur en médecine, brillant chirurgien, président du Comité International d'Auschwitz, il a été fait baron par le Roi Albert II en 1994. Il a également écrit son autobiographie.

Pour commémorer l'anniversaire de la disparition d'un des cofondateurs de la Fondation Auschwitz, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz publie quelques extraits du livre *Chroniques d'un rescapé d'Auschwitz et de son Journal, écrit à la libération d'Auschwitz*.

[AVANT]

J'aimais cette rue : on y trouvait une boucherie et une épicerie juives. Comme nous étions proches de la Place du Jeu de Balle, mon père allait y vendre de vieux vêtements le samedi et le dimanche. Le vendredi soir, ma mère allumait les bougies et disait les prières traditionnelles du shabbat. On ne mangeait pas de porc. À Pessah – la Pâque juive –, on remplaçait le pain blanc par du pain azyme. On purifiait les couverts de la manière la plus rituelle possible. On plongeait dans une bassine d'eau chaude une pièce de métal portée à incandescence, et ça faisait un bruit extraordinaire. À part cela, mon père n'était pas un pilier de synagogue. Sa famille ne devait pas être très pratiquante non plus.

Ce climat de trouble et d'incertitude qui régnait en Allemagne, en Pologne et en Tchécoslovaquie ne nous concernait pas vraiment. Nous vivions à l'abri d'une fiction. Nous étions en Belgique, royaume accueillant et libéral. Naturalisés belges, nous n'étions plus des étrangers. La Belgique croyait en « l'inviolabilité de ses frontières ». On s'estimait donc protégés. En novembre 1938, on a peu parlé de la *Nuit de Cristal* autour de nous. À cette époque, la presse, la radio minimisaient les choses, de crainte d'alarmer la population et par souci de calmer le jeu, nous ne savions presque rien de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. Sur le passeport de mon oncle de nationalité allemande, on avait cependant vu le cachet *Jude*. C'était un indice inquiétant.

Comme les autres, mon père plein de cette sagesse calculée, mesurée, a pris le chemin de l'administration communale et, désormais, sur nos cartes d'identité de Belges, un cachet disait que nous étions bien inscrits au registre des Juifs. Et dès le 15 août 1941, les employés de mairie disposèrent du tampon JUIF/JOOD, fabriqué pour nous marquer, nous comptabiliser. Cette mention fut tamponnée sur notre carte d'identité de Belge, de couleur verte et à dure illimitée.

Les premières mesures pour isoler les Juifs du reste de la population belge venaient d'être prises.

[PENDANT]

Caserne Dossin, Malines

Du siège de la Gestapo, avenue Louise, nous avons été transportés dans des camions bâchés, exactement comme dans les documentaires et les films de fiction. Des camions bâchés gardés par les SS, qui nous ont convoyés jusqu'à la Caserne Dossin, si tristement célèbre dans l'histoire des Juifs de Belgique.

À l'arrivée, on est enregistré, on reçoit un numéro matricule. L'importance de notre groupe belge permettait la formation d'un convoi de 1 450 personnes divisées en deux parties dans les numérotations et les enregistrements. Les



↑ Carte d'identité de Maurice Goldstein

étrangers constituaient le 22^e convoi, le groupe des Belges était le 22^e B, numéro un tel. Cette minutie nous ahurissait.

Vers la fin de l'après-midi de ce jour, des wagons à bestiaux se sont rangés devant l'entrée de la Caserne Dossin, et nous sommes montés dedans, hommes, femmes, enfants, vieillards. Sur le plancher, des SS subalternes avaient répandu de la paille. Un tonneau devait servir de seau hygiénique pour tous.

J'avais vingt-et-un ans. Nous tablions sur des inconnues, sans jamais penser, à aucun moment, que nous entreprenions un voyage pour la plupart d'entre nous sans retour. En 1943, mon père était âgé de cinquante ans. Il raisonnait, et nous avec lui, comme si les nazis partageaient la même vision du monde que la nôtre. On se disait : on ne met pas autant de gens dans un train pour les envoyer ailleurs, sans qu'il n'ait été prévu un endroit pour les recevoir. Dans un sens, nous ne nous trompions pas, mais l'endroit qui nous était destiné était tout sim-

plement impensable. Même si on nous avait avertis que l'on prenait la direction de l'Enfer, on aurait haussé les épaules. L'Enfer est imaginable.

Fürstengrube

La zone d'extraction minière était située au sud-ouest d'Auschwitz-Birkenau, à une vingtaine de kilomètres tout au plus. Nous y sommes arrivés en camions. On n'espérait pas vraiment un endroit paradisiaque. Enfin, c'était le travail forcé à la mine. On descendait très profond, car l'exploitation était ancienne. On se changeait et on passait la vraie tenue de mineur de fond, avec sur la tête le casque muni de la lampe fonctionnant au carbure. Pour arriver aux veines encore riches en charbon, après être sorti de l'ascenseur, il fallait marcher des centaines et des centaines de mètres. Quand j'ai vu la taille des pelles et la hauteur des wagonnets ! Ce fut une période difficile. Peut-être n'étais-je pas très costaud... ou le contraire. Quand on me pose la question : comment est-il possible

de sortir vivant d'une telle aventure ? Je réponds : ceux qui ont survécu devaient bénéficier, sans le savoir, d'une constitution physique forte, d'une constitution psychique encore plus forte, et il fallait qu'ils aient tous les jours un peu de chance, tous les jours, tous les jours jusqu'au dernier.

Peu de temps après mon arrivée à Auschwitz I, en décembre 1943 j'ai été frappé par l'aspect de prisonniers qu'on appelait « musulmans » (*Muselmänner*). À Birkenau, je n'avais fait qu'apercevoir ces détenus squelettiques sans connaître le nom que la société concentrationnaire leur donnait. Dans l'imagination des prisonniers, la famine qui régnait aux Indes créait ces cohortes de gens maigres à faire peur, faméliques, qui se déplaçaient difficilement, et qui présentaient les caractéristiques vraies de l'asthénie physique. C'était donc à Auschwitz, en plein milieu du XX^e siècle qu'étaient réapparus ces êtres flottants, hâves, hagards, rendus somnambules par la dénutrition complète. Malade chronique à l'hôpital d'Auschwitz, j'en voyais, dans ce passage vers le non-être, le non-retour. Il n'existait pas de traitement reconstituant

Suite p. 8 →

↓ Photo d'un *Muselmann*, prise lors de la libération du camp de Dachau

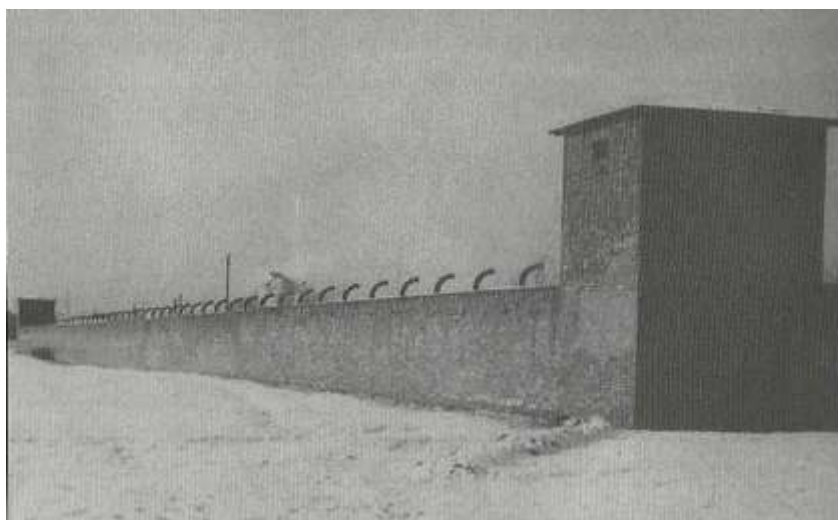


← Suite de la p. 7

apportant des calories, des protéines, capable de transformer un être ayant à ce point perdu toutes les graisses sous-cutanées qu'on voyait son anatomie osseuse à travers ce qui lui restait de muscles et de peaux. Pas de traitement, donc la voie inéluctable vers la fin, une descente fatale dont on ne remontait pas. Les *musulmans* tombaient malades et mouraient, leurs défenses immunitaires abolies.

Des gens obéissent facilement, sont aptes à transmettre rapidement les ordres reçus. Pour les faire comprendre, ils bousculent les règles de civilité, telles qu'elles existent dans les sociétés démocratiques, ou plus exactement ils les oublient, puisqu'ici, elles n'ont plus de sens. Ceux-là étaient repérés rapidement et les autres étaient laissés à leur sort dans une évolution normale. La hiérarchie prisonnière utilisait les individus sur lesquels elle pouvait compter. Et le soir, ces promus recevaient un morceau de pain en plus, une soupe en plus. Ils gravissaient les échelons et c'était une manière d'arriver, puisque si on n'a plus à manger, on est plus résistant...

Le soulèvement du *Sonderkommando* fut admirable et on n'en soulignera jamais assez l'importance. On a longtemps dit, et on continue à le faire de-ci de-là, que par paresse les Juifs européens se sont laissés conduire à l'abattoir sans réaction. Je l'ai entendu pendant des années, et c'est vrai qu'ils se sont laissés arrêter parfois fort docilement, en particulier, les Juifs belges qui, sans se cacher, habitaient leurs domiciles légaux. Seulement, se pose la question suivante : « Dans combien de grands camps de con-



↑ Face sud du camp de *Furstengrube*. Photo prise juste après la guerre, le mur fût détruit après.

centration où la majorité des prisonniers n'étaient pas des Juifs, mais des résistants déportés issus de la résistance armée (ça fait des centaines de milliers d'hommes et femmes) il y a-t-il eu des révoltes ? » Deux : Buchenwald et Dachau. Quand ? Le jour de la libération du camp. Le 11 avril à Buchenwald et le 2 ou le 3 mai à Dachau. C'est tout. Comment peut-on alors exiger des Juifs non organisés, déportés dans les camps parce que Juifs ignorant pour la plupart le maniement des armes, un comportement plus admirable que ceux des révoltés de Sobibór, Treblinka, du Ghetto de Varsovie et du *Sonderkommando* ? Tous Juifs.

[APRÈS]

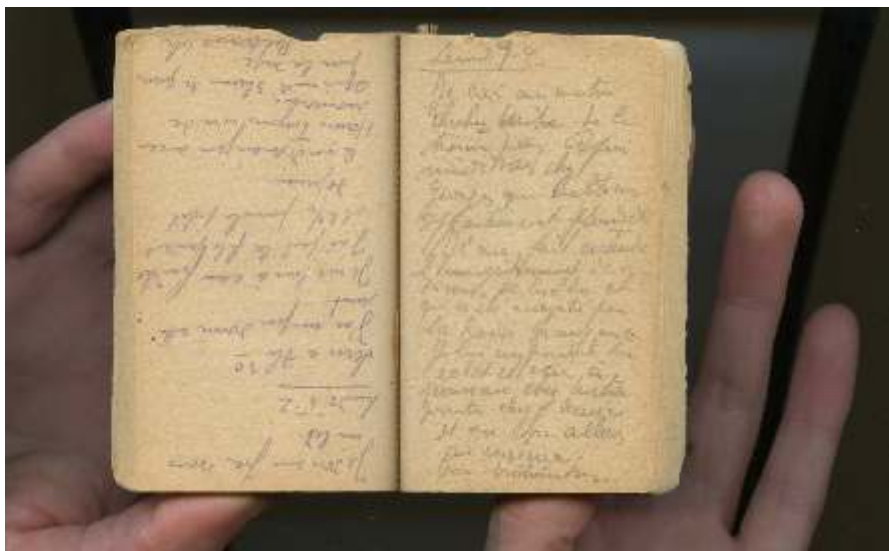
Différents pour toujours

On se sentait comme des gens venus d'un autre monde. Les autres nous le faisaient comprendre à leur manière. Dans leurs questions passait une espèce d'apitoiement anachronique. D'autres n'en posaient pas du tout. Ne pas savoir était la règle, que ce soit chez les Juifs ou les non-juifs. Un lointain cousin rencontré en 1945 ou 1946 et qui avait, heureusement pour lui, passé la guerre en Suisse, m'a dit,

quelques mois après mon retour d'Auschwitz : « C'est triste... tu sais que j'ai été dans un camp, moi aussi... » Que répondre à quelqu'un qui a l'inconscience de se plaindre à un rescapé d'Auschwitz de son internement en Suisse où il fut logé, nourri, ses vêtements mal repassés peut-être ?

Au début, les gens furent extrêmement impressionnés par les images prises de la libération des camps. Ils voyaient les rescapés arriver dans un état physique effroyable dans les hôpitaux. Ils lisaient des entretiens que la presse publiait. Puis, la lassitude est venue. Chez les auditeurs et ceux qui racontaient. Narrer de telles aventures déprime tellement. Une déception s'installe. Quand même, il y a quelque chose d'indicible dans nos expériences, bien que si l'auditeur s'en donne la peine, il y ait moyen de comprendre.

Nous, les ex-déportés à Auschwitz, nous nous sentions très bien entre nous et pas toujours très bien avec les autres... qui ne savaient pas, dont le comportement n'était pas aussi simple, aussi aisé que le nôtre. Nos sociétés ne nous habituent pas au contact avec les gens qui souffrent, avec les grands malades ou ceux qui ont



↑ Pages du journal tenu par Maurice Goldstein les jours qui ont suivi l'évacuation du camp d'Auschwitz.

des problèmes de comportement à la suite d'expériences limites, et encore moins avec la mort. La mort n'est pas présente dans nos sociétés. On n'aime pas en parler. Nous ne pouvions parler que de la mort. Nous étions 1 451 dans le train qui m'a emmené à Auschwitz. En 1945, 51 sont revenus. Tout ce que nous pouvions rapporter tournait autour de la survie et de la mort. Les survivants étaient rares, les morts, plusieurs millions. Chacun des rescapés ayant perdu là-bas sa famille, ses amis, on parlait beaucoup des morts. Cela finissait par gêner. Il faut appeler chacun des crimes par son nom. Quand on parle des crimes, il faut les citer tous. Même si un crime est unique, indicible, il ne faut pas qu'il oblitère le reste

de la mémoire. La mémoire des crimes du national-socialisme doit rester indivisible. C'est extrêmement important.

C'est pour cela que nous utilisons le terme de génocide pour qualifier l'extermination des Juifs et des Tziganes. Pour nous, en dépit de la différence du nombre de victimes, l'intention du génocide est identique. Les esprits simples – pour ne pas dire simplistes – sont

gênés par cette position et estiment qu'il y a là un essai de minimiser les crimes contre les Juifs. Je ne crois pas, donc je ne vais pas changer d'opinion. Je respecte les différences, je suis tolérant, mais on ne me forcera pas à employer des mots qui n'ont pas le sens qu'on leur donne dans le langage courant. ■

Extraits de
'Chroniques d'un rescapé d'Auschwitz'

↓ Maurice Goldstein, président du Comité International d'Auschwitz, lors d'un événement organisé pour la sauvegarde du site d'Auschwitz (Résidence Palace - Bruxelles - 23.10.1989)



L'édition intégrale, illustrée par de nombreuses photos et documents, peut être commandée par mail à l'adresse suivante : info@auschwitz.be

...ce sont des trains de voyageurs qui ont majoritairement servi pour les déportations ?

David Mandelbaum

Témoignage audiovisuel Fondation Auschwitz n° 022

(09/12/1992)



© Archives Fondation Auschwitz

Près de trois quarts des Juifs déportés de Belgique ont fait le trajet jusqu'à Auschwitz dans des voitures de passagers. En effet, sur les vingt-huit convois partis de la caserne Dossin de Malines, dix-neuf étaient des trains de voyageurs, plus précisément des trains constitués de voitures de troisième classe avec portes et fenêtres. Des gardes armés accompagnaient ces transports, ils étaient placés à l'arrière de chaque voiture et avaient ordre de tirer sur quiconque tentait de s'échapper. Malgré ces mesures de sécurité, de nombreuses évasions se produisirent, ce qui amena les Allemands à renforcer l'escorte et surtout à remplacer les voitures de voyageurs par des wagons de marchandises dits « à bestiaux » à partir du XXe convoi du 19 avril 1943.

Les témoignages audiovisuels nous permettent d'en apprendre davantage sur ces convois. David Mandelbaum, déporté par le cinquième convoi du 25 août 1942, décrit son wagon : « Nous

sommes partis dans un convoi avec des wagons normaux, avec des banquettes, des vieux wagons m'enfin... des wagons quand même. C'était un train archi bondé évidemment. Mais avec des banquettes, un train de voyageurs. Il y avait des femmes, des enfants. On était fort serrés, c'est tout ce que je me rappelle. »

Parti quelques jours plus tard avec le convoi du 29 août 1942, Théo Zilberberg détaille également les conditions dans lesquelles il a été déporté : « Nous sommes partis dans des wagons normaux, de troisième classe. Un train de voyageurs, un vieux wagon de troisième classe. Avec interdiction de sortir par la fenêtre ou on était menacé que les gardes allaient tirer. Ils étaient au bout des trains. Entre les deux trains, il y a des marches-pieds. Ils étaient là, comme ça ils pouvaient voir toute

Theo Zilberberg

Témoignage audiovisuel Fondation Auschwitz n° 120

(13/11/1996)



© Archives Fondation Auschwitz

Felix Gutmacher

Témoignage audiovisuel Fondation Auschwitz n° 064

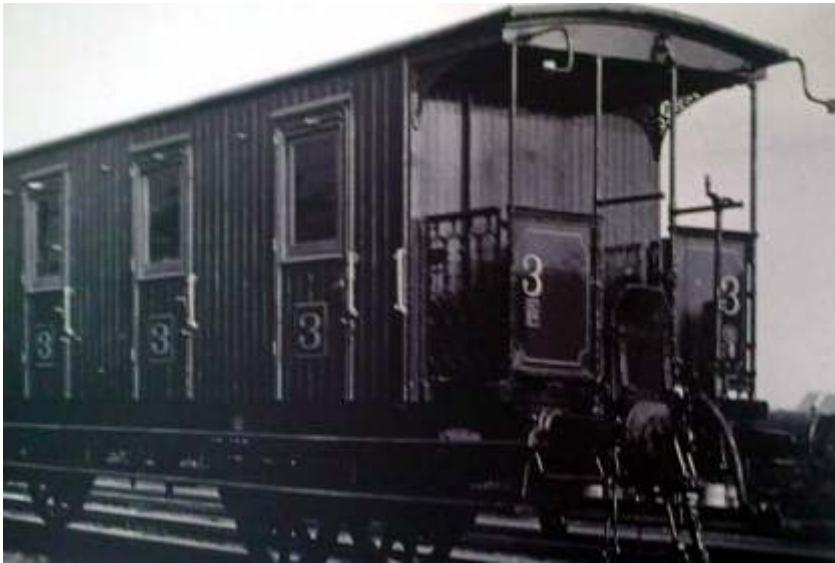
(31/03/1995)



© Archives Fondation Auschwitz

la longueur de wagons, ils pouvaient voir si quelqu'un voulait sauter ou quoi. Ils étaient à cet endroit-là. (...) À l'époque, il y avait trois classes. On était assis comme des gens normaux. Les femmes, les hommes étaient ensemble, les familles étaient réunies. On ne savait pas où on se dirigeait. »

Le témoignage de Félix Gutmacher, déporté par le 9e convoi du 12 octobre 1942 nous apporte des précisions supplémentaires : « Ce train était occulté, ils avaient mis de la peinture noire pour qu'on ne voie pas où on était. C'était un vieux train, ce n'était pas un train à bestiaux. C'était un train de voyageurs, et alors on a roulé, on a roulé. Et pour aller à la toilette, il y avait un seau devant la porte. Tout le monde faisait dans le seau. (...) »



↑ Wagon de voyageurs de troisième classe

maximum sont accompagnés d'un livret comprenant un exposé historique, une bibliographie ainsi qu'une biographie de témoins. Ces documentaires portent sur : la mémoire juive du quartier Marolles-Midi (1930-1942), la caserne Dossin à Malines, la déportation et l'arrivée à Auschwitz, les conditions de vie à Auschwitz. ■

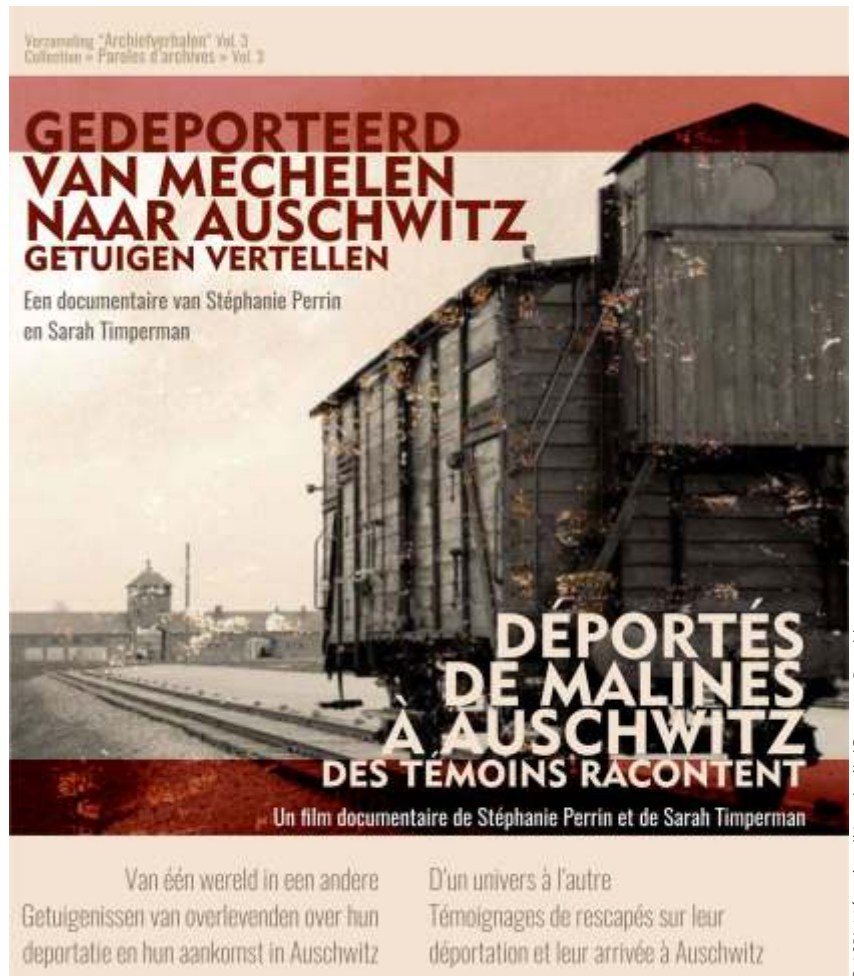
Sarah Timperman
ASBL Mémoire d'Auschwitz

Que ce soit dans des wagons à bestiaux ou des voitures de voyageurs, les déportés étaient entassés, ne recevaient en général ni eau ni nourriture et n'avaient qu'un seau pour seule commodité sanitaire ; l'humiliation s'ajoutait ainsi à la souffrance et à l'angoisse d'un départ vers une destination inconnue. Hommes, femmes, enfants et vieillards restaient ainsi enfermés jusqu'à trois jours dans une chaleur intense pendant l'été 1942 ou dans des températures extrêmement basses en hiver. Certains ne survivaient pas à ces conditions et décédaient avant d'arriver à destination.

Ces extraits sont tirés de témoignages audiovisuels récoltés par la Fondation Auschwitz dont le fonds audiovisuel est constitué d'un corpus de 230 enregistrements. Ces témoignages sont accessibles aux étudiants et aux chercheurs et peuvent être visionnés dans notre Centre de documentation.

À partir de ces entretiens, nous réalisons également des documentaires à usage pédagogique. Ces DVD rassemblés dans la collection *Paroles d'Archives* d'une durée de 45 minutes

↓ Le troisième volet de la série documentaire *Paroles d'Archives* raconte la déportation



Est-ce qu'une personne ne vaut que 60 000 RM ?

Durant le mois de septembre 1935, Adolf Hitler, le dictateur de l'Allemagne nazie, exprime sa volonté au médecin Gerhard Wagner, *Reichsärztführer* (dirigeant des médecins du Troisième Reich), qu'il n'attend qu'une

guerre pour procéder à l'élimination systématique des soi-disant « bouches inutiles ». Des personnes atteintes d'un handicap physique et/ou mental lourd et qui ne n'ont plus d'avenir d'un point de vue économique ou idéologique dans la nouvelle

« biocratie » à construire, devraient être éliminées car elles bloqueraient ou saperaient l'évolution de la nouvelle Allemagne. En temps de guerre, les soins médicaux doivent tout d'abord être donnés à ce courageux et « utile » soldat blessé durant une bataille et rapatrié en Allemagne pour y être soigné dans ces lits libérés qui étaient auparavant occupés par ces malades incurables et « sans espoir »...

C'est principalement la préparation du peuple allemand durant l'ère nazie d'avant-guerre qui demandera un effort : les Allemands devaient en voir l'« utilité ». L'accent sera mis sur le coût financier supplémentaire pour chaque citoyen allemand ! Afin d'atteindre cette objectif, des campagnes d'endoctrinement furent lancées. La propagande raciale n'a jamais reculé devant le recours à l'argument que l'infériorité physique et mentale représenterait un poids pour toute la population allemande afin de faire entrer dans chaque foyer allemand le plan macabre qu'ils voulaient réaliser. ■

Johan Puttemans

Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz



Affiche de propagande - circa 1938

60 000 Reichsmarks

Coûte ce malade héréditaire
à la Communauté du Peuple
durant sa vie

Compatriote,
c'est aussi
ton argent

Lisez [le]

**NOUVEAU
PEUPLE**

Le mensuel de l'office politique
raciale de la NSDAP



Extrait du décret du ministre de l'Intérieur du Reich en date du 18/08/1939 concernant l'obligation de signaler les nouveau-nés malformés et autres.

A. En réponse aux questions scientifiques sur les malformations congénitales et l'arriération mentale, il est nécessaire que ces affections soient enregistrées le plus tôt possible.

B. (...) quand l'enfant nouveau-né manifeste des signes des anomalies congénitales graves suivantes :

1. Idiotie ou mongolisme (notamment les cas impliquant cécité et surdité),
2. Microcéphalie,
3. Hydrocéphalie sévère,
4. Difformités en tous genres, notamment membres manquants, fermeture gravement défailante de la tête et de la colonne vertébrale, etc.,
5. Paralysie, dont maladie de Little

Quelle est la valeur d'un être humain ?

N O M _____

CLASSE _____

Peut-on, selon toi, mettre un « prix » sur la vie de quelqu'un ?

Si c'était le cas, qui décide de ce « prix » et selon quels critères ce « prix » est déterminé ?

Quel serait le « prix » d'un membre de ta famille qui est handicapé ? Accepterais-tu alors qu'un État quelconque te l'achète à ce prix pour le tuer ?

Est-ce que des affiches comme celle de la NSDAP pourraient encore convaincre des gens actuellement ?

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication
trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz



www.auschwitz.be



© Żydowskiego Instytutu Historycznego

LE SUICIDE COMME ACTE ULTIME

Introductions

Au moment où débute, le 22 juillet 1942, la 'Große Umsiedlungsaktion' ('Grande opération de transfert' – euphémisme nazi pour désigner les déportations de masse vers le centre d'extermination de Treblinka), Adam Czerniaków, qui dirige le *Judenrat* pour le ghetto de Varsovie, reçoit l'ordre de livrer aux nazis non seulement des hommes et des femmes de tout âge, mais aussi des enfants. Bien conscient du sort qui les attend – pour quel "travail à l'Est" a-t-on besoin de mains d'enfants?! – Czerniaków opte pour la forme ultime de refus : il se suicide le 23 juillet.

Il laisse aux membres du *Judenrat* ce bref mot d'adieu :

*Ils exigent de moi de tuer
de mes propres mains
les enfants de mon peuple.
La seule chose qui me
reste à faire est de mourir.
Je ne peux plus
supporter tout cela.*

*Mon geste montrera à tout le
monde ce qu'il est juste de faire.*

Missions

1. Comme préparation aux conditions de la création du ghetto de Varsovie et des conditions de vie dans celui-ci, vous pouvez rechercher sur internet plusieurs extraits du journal personnel de Czerniaków (<http://www.holocaustresearchproject.org/ghettos/ac-diary.html>).

Cela peut éventuellement se faire en classe.

~ 8 oct. 1939, 18 nov. '39, 30 nov. '39, 14 oct. 1940, 20 nov. '40 & 5 mai 1941.

~ (Alternative : projeter un extrait du film *Geheimsache Ghetto* [Quand les nazis filmaient le Ghetto. Oscilloscope Pictures, 2010, Allemagne/Israël])

2. Réflexions éthiques :

~ Le suicide de Czerniaków est-t-il un acte de résistance ultime ?

~ Est-ce un acte de lâcheté ultime ?

~ Quel autre acte de résistance Czerniaków aurait-il pu poser ?

~ Czerniaków aurait-il dû, comme Rumkowski, le chef du ghetto de Litzmannstadt (voir *Traces de Mémoire* n° 19, p. 11), agir de manière à s'assurer qu'une partie de la population survivrait ?

RÉFLEXION

Le suicide, échappatoire à une existence absurde et cruelle

L'absurdisme est un courant philosophique au sein de l'existentialisme selon lequel la vie n'a essentiellement aucun sens (le "sens de la vie"). Quand on s'interroge sur le sens de la vie, on en arrive donc, selon ce courant philosophique, à la conclusion que le suicide est la seule issue.

En deux mois de temps à peine, la population du ghetto de Varsovie a diminué de 80%. Dès leur arrivée à Treblinka, tous les enfants étaient assassinés. Seules des personnes jeunes et en bonne santé, principalement des hommes, eurent la vie sauve. Ils seront exploités par les Allemands comme travailleurs forcés dans le ghetto dépeuplé, qui sera aménagé en une sorte de grand camp de travail forcé.

La plupart d'entre eux avaient perdu des proches durant la grande vague de déportations, qu'il s'agisse de frères ou de sœurs plus jeunes, de parents, de grands-parents... Pour certains de ces 'survivants', l'existence était devenue insupportable. Des questions surgissaient, comme "Pourquoi ai-je survécu?" Un nouveau phénomène s'est développé : le suicide, pour échapper à l'absurdité de leur (sur)vie.

Johan Puttemans

Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Michel Teller



DER STAAT GEGEN FRITZ BAUER

Lorsque, en 1957, le procureur Fritz Bauer veut traduire en justice les principaux acteurs du nazisme et les confronter à l'atrocité de leurs actes, il se heurte à la fois à la résistance de l'establishment et à l'utilisation de son homosexualité contre lui.

Bauer ne soupçonne pas que l'appareil d'État allemand de l'après-guerre fourmille encore d'anciens nazis. L'Allemagne, en pleine reconstruction économique, ne veut pas entendre parler de son récent passé. Alors que Bauer y voit une nécessité absolue et refuse que le peuple allemand oublie les méfaits nazis. Son activisme rouvre assurément de vieilles blessures de guerre.

Face à la résistance qu'on lui oppose, il emprunte des voies moins légales, ce qui lui coûte cher. Ayant retrouvé la piste d'Eichmann, Bauer décide d'en avvertir le Mossad, et se rend coupable de trahison à la patrie. Son plan échoue, car c'est finalement Israël qui organise le procès contre l'architecte de l'Holocauste. Loin de se décourager, Fritz Bauer met sur pied une nouvelle opération pour faire condamner les bourreaux d'Auschwitz.

L'histoire de Bauer est relatée dans le film *Im Labyrinth des Schweigens* [Dans le labyrinthe du silence], quatrième film de l'édition 2016 de notre ciné-club, dont la projection est programmée le 22 octobre 2016.



©DR

↑ Affiche du film. Titre en français : *Fritz Bauer, un héros allemand*

Depuis quelques années, l'Allemagne jette un regard toujours plus critique sur son passé. En témoignent plusieurs films récents, dont *Der Staat gegen Fritz Bauer* [Fritz Bauer, un héros allemand].

Le jeu remarquable de l'excellent acteur Burghart Klaußner (*Das weiße Band* [Le ruban blanc], *Goodbye Lenin!*, *Bridge of Spies* [Le pont des espions]) lui a valu le prix du Meilleur acteur lors du Prix du cinéma bavarois, l'équivalent allemand des Oscars. Klaußner incarne un Fritz Bauer emporté, énergique et parfois brusque, chargé de localiser d'anciens officiers SS vivant cachés. Mais il semble qu'il soit pour lui plus facile de trouver des criminels de guerre nazis que de convaincre son gouvernement de faire bon usage de ces informations et d'entreprendre des actions en justice. L'immense frustration de Bauer jaillit de l'écran.

Prix du meilleur acteur pour l'excellent Burghart Klaußner



©DR

FILM DE LARS KRAUME
2015
ALLEMAND
105 MIN - COUL.
VO - SOUS-TITRES BIL.

CINEMA AVENTURE

GALERIE DU CENTRE
1000 BRUXELLES

20 SEPTEMBRE 2016

19 H 30

ENTRÉE 6 EUROS

WWW.CINECLUB.BRUSSELS

Le réalisateur Lars Kraume a conçu ce film sous la double forme d'un portrait de la personnalité complexe de Bauer et d'un captivant thriller historique. De plus, il n'hésite pas à recadrer l'histoire de Bauer dans le contexte géopolitique d'après-guerre. Le conflit israélo-arabe et la Guerre froide jouent donc aussi un rôle dans la lutte de Bauer pour la justice. En se concentrant sur ce contexte, Kraume souligne combien la puissance de l'Allemagne s'était amenuisée après la Deuxième Guerre mondiale et combien un solitaire comme Bauer a dû s'y sentir claustrophobe. Le film a été couronné à plusieurs reprises. Pour connaître le fondement de *Im Labyrinth des Schweigens*, il faut voir *Der Staat gegen Fritz Bauer*. ■

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Emilie Syssau



VOYAGE ANNUEL VERS AUSCHWITZ-BIRKENAU

10 - 14 AVRIL 2017

Au cours de notre voyage d'études de cinq jours, nous visitons le camp de concentration et centre d'extermination d'Auschwitz-Birkenau avec des guides du musée. Les soirées sont consacrées à des conférences qui permettent d'aborder la problématique dans son ensemble et qui sont données par des spécialistes avec le soutien pédagogique de présentations et de films. Il y a également des séances plénières au cours desquelles des témoins rescapés d'Auschwitz répondent aux questions des participants.

Informations et inscriptions :

nathalie.peeters@auschwitz.be

VOYAGE D'ÉTUDES 'SUR LES TRACES DE LA SHOAH EN POLOGNE' →

7 - 14 AOÛT 2017

Contrairement aux camps de concentration, les centres de mise à mort n'avaient qu'un seul but, celui d'exterminer !

Partant des ghettos, principaux points de départ, vers les différents centres d'extermination, ce nouveau voyage vous fera découvrir, par ordre chronologique, les lieux clés d'une des époques les plus noires de notre histoire.

Informations et inscriptions :

georges.boschloos@auschwitz.be



Les voyages d'études
organisés par
**ASBL MÉMOIRE
D'AUSCHWITZ**



La musique dans les camps nazi

Revivre l'héritage

Depuis des années, le célèbre orchestre d'Auschwitz appartient à la mémoire collective. De nombreux musiciens déportés ont composé plusieurs pièces pendant leur détention. Certaines de ces compositions ont été miraculeusement retrouvées, sous forme fragmentaire ou complète. On ne peut que supposer l'ampleur des œuvres perdues.

Plusieurs compositeurs ont survécu à l'Holocauste et rapporté que certains musiciens étaient employés pour divertir les nazis, tandis que d'autres étaient sévèrement punis pour avoir joué des œuvres « interdites ».

L'un de ces témoins, Alice Hertz-Sommer – surnommée la 'pianiste de Theresienstadt' –, survivante la plus âgée de l'Holocauste, est décédée à 110 ans. Elle raconte son histoire dans le film *The Lady in Number 6: Music Saved My Life* [La Dame du 6].

Helios Azoulay revisite la musique d'Auschwitz sur le CD *...même à Auschwitz*



© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Georges Boschloos

C'est également à Theresienstadt qu'a été donné *Brundibár*, un opéra pour enfants écrit en 1938 par Adolf Hoffmeister et Hans Krása. L'œuvre a été représentée au moins 55 fois dans le camp, non pas par la crème de la crème de l'opéra tchèque, à qui le destinait initialement le compositeur juif Hans Krása, mais par un cœur d'enfants juifs détenus comme lui dans le camp et ayant pratiquement tous péri comme lui à Auschwitz. L'une des représentations a été filmée pour le film de propagande nazie *Theresienstadt: Ein Dokumentarfilm aus dem jüdischen Siedlungsgebiet* [Hitler donne une ville aux Juifs]. Chaque rôle était appris par plusieurs enfants, personne ne sachant avec certitude qui serait gazé et qui serait épargné.

L'opéra est aujourd'hui encore régulièrement joué dans le monde entier.

Le musicien/compositeur français Helios Azoulay cultive depuis plusieurs années une passion pour la musique écrite et interprétée dans les camps de concentration. Au cours de ses recherches, il a retrouvé plusieurs morceaux remarquables. Il a écrit un livre, *L'enfer aussi a son orchestre*, et enregistré un CD, *...même à Auschwitz* Avec son Ensemble de Musique Incidentale, Azoulay redonne vie à la musique des camps de concentration. Il nous guide à sa découverte, cherchant à mieux nous faire comprendre son atmosphère, son humour, la culture dont elle découle. Note après note, les visages oubliés des compositeurs retrouvent peu à peu leurs traits. *...même à Auschwitz* plonge dans les profondeurs et met à nu la sensibilité de l'âme humaine. ■

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Emilie Syssau



JOURNÉE D'ÉTUDE ET DOSSIER

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz organisera une journée d'étude sur ce thème avec au programme des témoignages, un documentaire et un concert donné par Helios Azoulay et son Ensemble de Musique Incidentale.

Jeu 10 novembre 2016
De 14 h 00 à 20 h 00
Maison Marcel Hastir
Rue du Commerce 51
1000 Bruxelles

Infos/réservations : georges.boschloos@auschwitz.be

Vous trouverez un dossier sur le thème de la musique dans les camps dans notre **REVUE N°124** (printemps 2017)
Infos/commandes : nathalie.peeters@auschwitz.be



Représentation de *Brundibár* lors du TRAIN DES 1000 à Cracovie - mai 2015



© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Georges Boschloos



Correspondance du Ghetto

Par Charlotte Goldberszt



Le carnet *Correspondance du Ghetto. Varsovie-Liège. 1940-1942.* peut être commandé par mail : info@auschwitz.be

Charlotte Goldberszt nous avait présenté, il y a plus de quinze ans, le trésor familial qu'elle avait découvert en vidant l'appartement de sa mère, peu après son décès en 1996. Il s'agissait, parmi d'autres documents, d'une bonne trentaine de cartes postales adressées, du ghetto de Varsovie, à la sœur de cette dernière, Brojna qui vivait à Liège (cachée, gravement malade, à l'hôpital de Bavière). Elles étaient conservées dans une boîte en carton étiquetée « papiers d'avant-guerre. » Cette « Correspondance du Ghetto. Varsovie-Liège, 1934-1942 » nous fut alors confiée par Charlotte, sous la forme d'un article, que nous nous étions empressés de publier dans le Bulletin trimestriel de la *Fondation Auschwitz*. Il ne s'agissait là que d'une première mouture.

Pour la parfaire encore, nous lui avons proposé d'y ajouter des éléments visant à inscrire l'histoire rapportée – de prime abord exclusivement familiale – dans son contexte historique.

Cette publication, au-delà du cercle des proches, ne manquera pas de toucher toutes les personnes intéressées par la Seconde Guerre mondiale. Nous espérons également qu'elle sera bien accueillie en milieu scolaire et servira d'outil pédagogique. Par ailleurs, elle sera d'une grande utilité pour les participants à nos voyages d'études *Sur les Traces de la Shoah en Pologne*, dont l'itinéraire débute par le repérage des vestiges du ghetto de Varsovie.



Yad Vashem en Belgique

La Fondation MERCI organise les 2, 3 et 4 novembre 2016 prochain son grand séminaire annuel. C'est en partenariat avec l'Institut Yad Vashem en Israël, qui a décidé d'organiser son séminaire européen annuel en Belgique à l'occasion des 10 ans de la Fondation que l'on vous propose le séminaire « Yad Vashem en Belgique ».

Lors de ce séminaire vous pourrez découvrir l'exposition « BESA : Code of Honor » ainsi qu'une série d'interventions en journée à l'intention des acteurs du monde de l'éducation et en soirée à l'intention du grand public avec différents thèmes : les rapports entre musulmans et juifs durant la Seconde Guerre mondiale, les Justes parmi les Nations, l'enseignement de la Shoah aujourd'hui, la haine de l'Autre et la lutte contre les préjugés.

Parmi les orateurs belges, français et israéliens, figureront entre autres, Arièle NAHMIAS, Frédéric CRAHAY, Philippe PLUMET, Alain MICHEL, Claude UNGAR, Shlomo BALSAM, Olivier VANDER-HAEGHEN.

Dans le cadre de ce séminaire, nous proposons de mettre à disposition un « Espace Vitrine » où le public pourra découvrir à son aise les différents acteurs de mémoire belge à l'aide de brochures et outils. Une belle mise en valeur du travail des acteurs de la mémoire en Belgique.

Contact :

Fondation MERCI
Rue de la Plaine, 11
6900 Marche-en-Famenne
+32 (0) 84 320 882
www.lamerici.be



MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL
organise une
journée d'étude pédagogique

LE PROCESSUS D'EXTERMINATION NAZI

UNE APPROCHE TECHNIQUE

Pianofabrik
Rue du Fort 35 - 1060 Saint-Gilles

mercredi 2 novembre 2016
de 9h à 17h

Frédéric CRAHAY - Johan PUTTEMANS

Inscription obligatoire par e-mail à l'adresse de
johan.puttemans@auschwitz.be

www.auschwitz.be

08:30
Accueil
09:00
Introduction de la journée d'étude
09:30
Les camps de concentration par opposition
aux centres d'extermination
Le monde de détention
10:00
Pause-café
10:45
Aktion "4. une mort miséricordieuse" nazi
11:30
Les Einsatzgruppen, la Shoah par balles
12:00
Repas
13:00
Chełmno, le premier centre d'extermination
13:45
Aktion Kulzhaid
14:15
Pause-café
14:30
Belzec, le laboratoire
15:00
Sobibor, la fusillade
15:30
Treblinka, le centre de mise à mort primitif
16:00
Birkenau, l'usine de mail postales
16:30
Conclusion et évaluation

© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Georges Boschloos

Au cours de cette journée d'étude, nous aborderons les aspects techniques de la Shoah. L'ensemble des atrocités seront analysées en détail afin que les enseignants, quelle que soit la matière qu'ils enseignent et munis d'arguments techniques, puissent étayer leurs cours et leurs interventions lors des discussions en classe parfois difficiles au sujet du *judéocide*.

Infos et inscriptions (obligatoire) :
johan.puttemans@auschwitz.be

La journée des profs Kazerne Dossin



© Guy Kleinblatt

Enseignants et futurs enseignants du secondaire, des écoles supérieures et des universités et conseillers pédagogiques : bloquez la date du mercredi 19 octobre 2016 pour une journée d'étude au Musée Kazerne Dossin de Malines.

Le thème : Comment encadrer au mieux la visite d'un lieu de mémoire avec vos élèves - outils et conseils pédagogiques. La journée est organisée en partenariat avec la cellule pédagogique Démocratie ou barbarie et avec la participation du Fort de Breenonk, de la Fondation Auschwitz, du Centre Communautaire Laïc Juif (CCLJ) et des Territoires de la Mémoire.

Quand ?
Le 19 octobre 2016 (19 h - 16 h 30)

Où ?
Kazerne Dossin
Goswin de Stassartstraat, 153
2800 Malines

Plus d'informations ?
info@kazerne-dossin.eu

Inscriptions ?
vis DoB : dob@cfwb.be

Participations aux frais pour le lunch ?
5 € à verser sur le compte
Be46 7310 2538 1336
de Kazerne Dossin

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue des Tanneurs, 65 - 1000 Bruxelles

Tel.: 02 512 79 98
Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Eric Lauwers, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique, Baudouin Massart
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print

Publication réalisée grâce au soutien de



**SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre**



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles